Les faiseuses d’allumettes

Par André Poulin

Sépia comme les photos d’autrefois

Commençons cette histoire avec la couleur sépia, ce brun doux, un peu fané. Sépia, c’est la couleur des photos anciennes qui sommeillent au grenier dans les valises des arrière-grands-mères. Ces trésors oubliés nous transportent au début du siècle, nous chuchotent une histoire, celle de Hull, aujourd’hui Gatineau. À cette époque, on trouve au cœur de la ville une usine imposante : la E.B. Eddy, plantée sur le bord de la rivière des Outaouais. Cette manufacture, qui emploie des centaines de travailleurs, sera source de terreurs, de douleurs et de malheurs.

Noir comme la nuit

Du sépia, nous plongeons dans le noir. Un noir profond, celui des maisons sans électricité et des rues sans lampadaires. Noir comme le désespoir, vous comprendrez bientôt pourquoi. En 1900, les familles pauvres de Hull n’ont pas d’électricité. L'allumette est donc un objet indispensable. La flamme qui jaillit de ce petit bout de bois active les lampes à l’huile et réveille les poêles à bois. Elle fait aussi vivre des centaines d'ouvriers qui travaillent dans l'usine Eddy, alors la plus grande productrice d’allumettes au Canada.

Brun comme le bois des maisons allumettes

Au début du siècle, de nombreuses familles de Hull habitent dans des « maisons allumettes ». On les appelle alors les « maisons en bois Papillon », du nom de Georges Papillon, un employé de la Eddy qui leur vendait le bois de construction. On ignore d’où est venue l’expression « maisons allumettes ». Certains disent que c’est à cause de l’apparence de ces habitations bâties en hauteur, avec des façades minces et un toit pentu. Construites sur des terrains étroits, elles ressemblent à des allumettes cordées dans leur boîte. D’autres affirment que le nom vient du fait que ces

maisons de bois « brûlaient comme des allumettes ». Toutefois, ce qu'on sait clairement, c'est qu'elles logeaient des familles nombreuses, où vivaient les faiseuses d'allumettes.

Bleus comme les cernes sous les yeux

Dans les années 1900, la plupart des femmes qui travaillent à la manufacture d'allumettes sont jeunes, souvent entre 15 et 16 ans. Elles ne sont pas mariées. Ces jeunes filles, très mal payées, tiennent beaucoup à leur maigre salaire. L'argent qu'elles gagnent est souvent une bouée de sauvetage de leurs familles.

Les allumettières travaillent de 10 à 12 heures par jour, six jours par semaine. Elles n'ont ni congé ni vacances. Le soir, elles rentrent à la maison d'un pas lent et lourd. Sous leurs yeux, des cernes bleus, empreinte visible de leurs journées épuisantes.

Incolore comme de l'eau

Dans l'usine, un seau d'eau incolore monte la garde près de chaque poste de travail, signe que le danger est partout. Un simple frottement d'allumette, un moment d'inattention peut déclencher un incendie. Le seau d'eau permet d'éteindre rapidement un feu naissant. Les allumettières doivent travailler avec concentration et précision. Leur salaire est calculé en fonction de la quantité de paquets d'allumettes qu'elles produisent. Elles doivent travailler vite. Toujours plus vite. Cette course contre la montre augmente les risques d'accident. Au fil des années, l'usine Eddy a connu de nombreux feux.

Argenté comme une pièce de monnaie

Dix sous par jour. C'est le montant que gagnent les enfants qui passent leur journée à l'usine à remplir des boîtes d'allumettes. Dans l'ombre des machines, des petites mains de 8 à 11 ans s'activent. La Loi des manufactures, adoptée en 1884, interdit le travail des enfants de moins de 14 ans. Mais les familles ont besoin de sous et ça fait l'affaire des patrons de l'usine d'avoir des travailleurs à si petit salaire. Lorsque des inspecteurs viennent vérifier les conditions dans l'usine, les enfants s'évaporent comme des ombres. Une fois les inspecteurs partis, les petits reviennent à l'ouvrage.

Blanc comme le phosphore

La tête d'une allumette : simple pointe rouge qu'on frotte contre une surface rugueuse pour faire jaillir le feu. Il y a 100 ans, ce petit bout rouge cachait un tueur : le phosphore blanc, un poison mortel utilisé pour exterminer les rats.

Les faiseuses d'allumettes ne connaissent pas le danger de cet élément chimique. Sans masque, sans gants, elles respirent les vapeurs toxiques du phosphore et touchent cette substance de leurs mains nues. Sans qu'elles s'en rendent compte, le phosphore fait son travail horrible et silencieux. Les toxines s'infiltrent par leurs dents et s'installent dans leurs gencives. Cela cause des douleurs intenses, de l'enflure, des infections, des ulcères. Dans les cas graves, ces toxines grugent l'os de la mâchoire et déclenchent une maladie appelée nécrose maxillaire. Dans des mots simples, cela signifie que leurs mâchoires pourrissent de l'intérieur et que les os se désagrègent petit à petit.

Les jeunes filles cachent leur maladie pour ne pas perdre leur emploi à l'usine. Mais certaines d'entre elles ne peuvent dissimuler leur situation, car la nécrose déforme leurs visages. À l'époque, la médecine n'est pas aussi avancée qu'aujourd'hui. Seul traitement disponible : l'amputation de la mâchoire.

Rouge comme la colère

On associe souvent le rouge à la colère. Oui, les allumettières sont en colère devant l'injustice et devant la cruauté des députés au Parlement qui ferment les yeux sur la catastrophe devant eux. Plusieurs pays d'Europe, comme la Finlande, la France et l'Allemagne interdisent le phosphore blanc dès la fin du 19e siècle. Mais le Canada se traîne les pieds pendant de longues années. Pourquoi? Pour ne pas ralentir l'industrie des allumettes. Quarante ans. Il faudra attendre quarante années de souffrances évitables pour que le gouvernement canadien interdise enfin le phosphore blanc. Cette négligence criminelle a ruiné la santé d'un grand nombre d'ouvrières. Aujourd'hui, les allumettes sont fabriquées avec du phosphore rouge, beaucoup moins inflammable et toxique que le blanc.

Vert comme l'espoir

Au début du 20e siècle, il y a peu de lois pour forcer les propriétaires de l'usine Eddy à protéger la sécurité de leurs ouvrières. En 1918, les allumettières décident que ça suffit. Elles ne veulent plus se contenter d'un salaire de crève-faim. Elles en ont assez de « risquer leur vie pour gagner leur vie ». Elles se rassemblent et créent le premier syndicat de femmes au Canada. Du jamais-vu.

Un syndicat, c'est quand les employés se regroupent dans une association pour exiger de leur patron de meilleures conditions de travail. Malgré leur bravoure, les faiseuses d'allumettes ont peur. Peur de s'opposer ainsi aux patrons. Peur de perdre leurs emplois. Mais Donalda Charron, une des meneuses du syndicat, encourage les femmes avec des discours bourrés d'espoir. Comme une jardinière tenace, elle leur rappelle que leur combat les mènera vers un avenir meilleur.

En 1924, les allumettières organisent une deuxième grève. Si on pouvait donner une couleur à leurs protestations, ce serait le vert. Vert comme l'espoir. Vert comme des jeunes plantes obstinées qui percent le béton, résistent et s'épanouissent. Grâce aux grèves des faiseuses d'allumettes, les usines modernes sont plus sécuritaires et les travailleurs mieux protégés contre les produits chimiques dangereux.

Gris comme l'asphalte

Aujourd'hui, un ruban d'asphalte gris, long de 13,7 km, relie Hull à Aylmer. On l'appelle le boulevard des Allumettières, en l'honneur de ces ouvrières audacieuses qui sont montées aux barricades pour combattre l'injustice.

Multicolore, comme la joie

Bleu lumineux, orange éclatant, mauve flamboyant, vert vif! Qu'elles sont joyeuses les couleurs de la murale La Glaneuse d'allumettes. Ce grand tableau en hommage aux allumettières a été peint par l'artiste Danaé Brissonnet. Cette scène multicolore brille de joie sur l'édifice au 71 de la rue Eddy, dans le Vieux-Hull. Ces couleurs ensoleillées attirent notre attention et nous murmurent : « Regarde-moi! N'oublie pas le courage des faiseuses d'allumettes. »

Murale des allumettières, rue Eddy, à Hull, septembre 2024

Maison allumette à Hul